

UN APÉRO AVEC...  
ALAIN COJEAN

Chaque semaine, «L'Epoque paie son coup». A 60 ans, le fondateur de la marque de restauration rapide Cojean est un miraculé reconverti dans la philanthropie et connecté à l'au-delà. Il le raconte dans son autobiographie



Alain Cojean, au bar à vins Le Comptoir, à Paris, le 12 avril. WILLIAM BEAUCARDET POUR «LE MONDE»

« Tout ce qui arrive actuellement, c'est la conséquence du non-partage »

Béatrice Gurrey

**W**

ous pensez qu'on allait boire un jus de carotte parsemé de graines de chia, zesté de citron vert ? Qu'il allait arriver chaussé de sandales de Jésus ? Perdu. L'apôtre du capitalisme participatif écoresponsable (avec lui, ne pas craindre les oxymores) semble plutôt paumé lui-même, ce jour d'avril. Déjà, il ne savait pas trop où donner rendez-vous. C'est un copain qui lui a indiqué ce bar à vins de la rue Bachaumont, à deux pas des Halles, au cœur de Paris. Alain Cojean a l'air timide, plus jeune que son âge, 60 ans et demi, et assez anxieux. Personne ne reconnaîtrait dans la rue cet homme svelte, marchant d'un pas vif, un peu saccadé.

Tiens, commençons par là. On a commandé une coupette, histoire de se détendre, surtout lui. Au bout d'un quart d'heure, panne de l'ordinateur-carnet de notes. Nous sommes donc partis chez lui, quelque part au bout de la rue Montorgueil. Voyage bref, mais instructif. D'abord, il court comme un lapin. Alain Cojean, c'est cet entrepreneur qui a créé en 2001 une célèbre chaîne de « restauration rapide haut de gamme », comme on dit dans le monde économique, et qui, le soir de son pot de départ, le 21 janvier 2019, s'est emplafonné avec son scooter dans les plots de béton d'un chantier. Trauma crânien, nez cassé, jambes bousillées, laissé pour mort. Le casque, qui ne fermait plus bien, avait valdingué au loin.

On l'a su tout de suite, au service des grands reporters du Monde, car sa sœur Annick se faisait un sang d'encre. C'est même là, au cours de la convalescence quasi miraculeuse, qu'a germé l'idée de faire un portrait. Un acte manqué pareil, une telle résilience signent un personnage. « Oublie », a dit sa sœur, il ne parle jamais aux journalistes. C'était vrai. Comme chef d'entreprise, mille fois sollicité pour sa réussite peu commune, il a toujours décliné les interviews. « Il y a peut-être eu trois ou quatre articles en vingt ans. Je faisais juste mon métier, la com ne m'intéressait pas », dit-il aujourd'hui d'un ton ingénu.

Le staccato de sa démarche vient de là, il ne peut plus plier entièrement les genoux. Après de longs mois de rééducation, à Roscoff, dans sa chère Bretagne, il n'y paraît presque plus. On soupçonne qu'il n'a jamais aimé s'agenouiller. Pourtant, il dit tout le temps « pardon » ; pardon d'être en avance, pardon de marcher trop vite. De l'accident, qu'il compare à « un rhume ou une piqûre de moustique », il ne fait pas grand cas. Six mois d'hôpital et de fauteuil roulant. On doit faire une drôle de tête, parce qu'il ajoute : « Je vous promets, psychologiquement, ça ne m'a rien fait. Et je n'ai pas souffert. »

En le voyant dans sa chambre à Georges-Pompidou, Fred, compagnon et associé de la première heure de l'aventure Cojean, est sorti pour pleurer. « Ne t'inquiète pas, cet été, on sera à Belle-Ile », a marmotté le

blesé, encore dans le pâté. Le médecin a levé les yeux au ciel. Et c'est pourtant le gisant enturbanné qui a eu raison.

Sur le chemin de son loft, niché dans un ancien couvent, on tombe sur deux jeunes gens, qui, eux, lui tombent dans les bras. Ce sont d'ex-Cojean qui ont décidé de quitter l'entreprise après son départ à lui. Embrassades, tutoiement, rires. C'était tout le temps comme ça, dans le boulot ? « J'étais tellement, tellement impliqué. C'était tout sauf un business, c'était un moyen d'expression. C'était ma famille. »

Nous y voilà. La vente de l'entreprise, après de longs armoirtements et un stress immense, a sans doute été la décision la plus difficile de sa vie. Au point de passer à deux doigts du trépas, au volant de son deux-roues. Il a toujours adoré ça, les mobs, les scoots, les Solex. Il les bricolait, adolescent, dans sa Bretagne natale, et vroum ! Si l'on résume l'affaire, les ressorts des fonds d'investissement et du capitalisme financier l'ont poussé à vendre, plutôt que de perdre la majorité et de se prêter à des opérations qu'il désapprouvait. Maître chez lui, ou libre dehors.

Le bon côté de cette décision déchirante, c'est qu'il a pu donner libre cours à sa générosité peu commune, presque folle : il a cédé plus de la moitié du produit de cette vente à ses ex-salariés, à sa fondation, et rendu actionnaires les cadres et les gérants des restaurants. Montant inconnu, qu'on imagine astronomique – « Pas tant que ça », tempère le prince du bio. Versé depuis longtemps dans la bienfaisance et la philanthropie, Alain Cojean envisage désormais de s'y consacrer à temps plein. Au lieu de partir en Inde en chef d'entreprise stressé – « Je ne voyais pas le jour, je bossais comme un dingue. Les nuits blanches, combien j'en ai passé... » –, il pourra désormais s'investir plus sereinement dans son activisme charitable avec son amie Runa Khan, fondatrice de l'ONG Friendship. Attention, il donne pour construire, pour offrir les moyens de l'autonomie et de

l'emploi à ceux qui n'ont rien. Pas pour faire ruisseler l'argent à coups d'optimisation fiscale.

Coupette après coupette, on a fini la bouteille et il est passé au tutoiement. Sur les murs, les photos de ses potes vivants (Elton John) et morts (Serge Gainsbourg) commencent à onduler un peu. On écoute quand même d'une oreille attentive l'histoire de Harpan et de Rannan. En breton, harpan veut dire aider, soutenir. C'était le nom de sa holding et de sa fondation. Celle qu'il veut mettre en route, Rannan, signifie partager. « Tout ce qui arrive actuellement, c'est la conséquence du non-partage. Ce que je fais va à l'encontre de ce que l'on connaît depuis des décennies. On a créé de la richesse et on l'a partagée », dit-il modestement. Et c'est là qu'on est partis dans le cosmos. Lors d'un de ses derniers voyages à Calcutta, il furéte dans une petite librairie et remercie la dame en partant. Elle lui fait alors cadeau de sa propre écharpe en disant « Arpan ». Qui veut dire en hindi ? Redonner, restituer, rendre. « Le hasard n'existe pas », conclut-il.

Ce Cojean-là croit aux forces de l'esprit et voit des signes partout. Il avait « vu » son accident avant qu'il n'arrive. Il le raconte en détail dans *Nourritures célestes, l'éveil d'un pionnier de la restauration* (Mama Editions, 372 pages, 25 euros), qui n'est pas du Gide. Soyons juste, c'est grâce à ce livre qu'on a enfin pu rencontrer ce personnage peu commun. Mais, outre que le texte n'est pas vraiment relu, il mélange allègrement les expériences médiumniques, l'histoire entrepreneuriale et celle de sa vie. Un grand éditeur parisien, parmi d'autres, lui a dit amicalement qu'il fallait trancher entre tous ces sujets. « Il a été très gentil, mais c'était impossible pour moi de choisir. Ma vie, c'est cet ensemble », souffle le sexagénaire.

Sa mère vénérée, toujours gaie, généreuse et aimante, « l'amour de ma vie », dit-il dans une vidéo de promotion sur YouTube, s'éteint à l'hôpital de Morlaix en août 2013. De cette douleur insurmontable va naître un commerce intense avec le monde de l'au-delà, via des médiums. « Si la science ne veut pas de ces faits, l'ignorance les prendra », déclarait Victor Hugo – qui faisait tourner les tables en famille. L'écriture automatique, le spiritisme ont tenté d'explorer d'autres capacités de l'esprit humain et de l'inconscient. Pourquoi pas ? De ce que l'on comprend, c'est chez Alain Cojean une doctrine de la consolation. Et aucun argument cartésien ne viendra à bout de sa foi. Mais si vous n'êtes pas croyant, il comprend.

Les termes « déni », « acte manqué », « sublimation » n'ont pour lui aucun sens et il fait partie des rares à ne pas avoir vu un seul épisode d'*En thérapie*, la série à succès d'Arte, qui se déroule dans le cabinet d'un psy. Son éditeur s'appelle Mama Editions. Il rigole : « Je n'y avais pas pensé ! » Ce sera à ranger au rayon des signes.

## PLAYLIST

## DERNIER LIVRE LU

« Merveilleuse certitude », d'Hélène Bouvier, une médium et voyante née en 1901 et morte en 1999 (Temps présent, 2008)

## DERNIÈRE SÉRIE REGARDÉE

« La Vie après la mort », de Ricky Gervais, sur Netflix

## DERNIÈRE CHANSON ÉCOUTÉE

« Airport », des Motors

## DERNIER CONCERT ENTENDU

Alain Chamfort, au Grand Rex

« C'ÉTAIT TOUT SAUF UN BUSINESS. C'ÉTAIT UN MOYEN D'EXPRESSION. C'ÉTAIT MA FAMILLE »